

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Paris est comme un grand enfant qui, lorsqu'il possède un jouet à sa fantaisie, ne le quitte plus et s'en sert jusqu'à satiété. L'Exposition des tableaux et les courses de Longchamps, voilà depuis quelque temps l'amusement favori des Parisiens; ils en usent au point d'en abuser! Il en est ainsi tout au moins, du Palais de l'Industrie, où l'on a peine à circuler.

Inutile d'aller ailleurs chercher la mode; c'est là qu'elle se montre à tous les regards, coquette et sémillante, plus qu'on ne le voudrait quelquefois! Jamais, il faut bien le dire, les toilettes n'ont paru plus gracieuses et plus fraîches. Gais tissus, étoffes modestes, grenadines légères, canevas transparents, broderies à jour, filets perlés, — que faut-il admirer le plus, du charme qui réside en vous ou de celui qu'une fée industrielle a su vous donner, en vous soumettant à des formes, à des combinaisons multiples, au gré de sa fantaisie et de son art?

La tunique blouse et, en général, tous les vêtements flottants jouissent d'un grand succès pendant les chaleurs; on sauve le sans-gêne de la forme par le luxe des garnitures. Coquillés de dentelle et nœuds papillon en ruban, d'une ou de deux teintes, sont souvent employés à cette seule fin.

Pour les costumes en toile de Vichy et autres, les plissés ont repris faveur à titre de garniture; on les entremêle souvent de bandes de broderie anglaise, quand on ne les termine pas eux-mêmes par un feston. Des femmes adroites, des jeunes filles de notre connaissance se sont brodées de charmantes toilettes; une, entre autres, à rayures bleu terne et rose, garnie de plissés contrariés. Tantôt le bleu fait saillie, tantôt c'est le rose, et les bords, festonnés au point de rose, sont exécutés de couleur assortie.

La poche domine plus que jamais: il faut compter avec elle, car de sa position dépend le succès. On en adapte aux tuniques, aux tabliers, vêtements de toute sorte, soit qu'on les établisse

en étoffe pareille à celle de la robe, en les garnissant de ruban, soit qu'on les fasse en soie de nuance tranchante.

Les LINGÈRES tirent un excellent parti de la mode du feston et de la broderie de couleur; elles s'en servent pour composer de fort gracieuses parures: cols rabattus, ouverts en châle ou tout ronds, et sous-manches en fine batiste blanche, brodées de rouge ou de bleu. Les élégantes parures en tissu à jour et rayures mates, dont nous avons déjà parlé précédemment, sont de plus en plus appréciées; on en voit partout. Les cravates en mousseline épaisse, à coins assortis, complètent fort heureusement l'ensemble.

Le fichu paysanne, en soie brochée noire, blanche ou de couleur quelconque, continue d'être fort à la mode, entouré de dentelle espagnole blanche, d'imitation de point à l'aiguille, ou enfin de guipure russe. On le pose négligemment sur les épaules, ou plutôt autour du cou pour le nouer à la Colin devant. Ce fichu constitue le plus gracieux des auxiliaires de toilettes qu'on puisse désirer. Certaines personnes le préfèrent au fichu de même forme en dentelle espagnole noire. Ce dernier tranche merveilleusement sur les robes de nuances claires, dont il atténue l'éclat.

Puisque nous avons entamé le chapitre de la dentelle, disons tout de suite que le mantelet à longs pans et l'écharpe en dentelle noire sont de fort bonne compagnie cette année; les femmes du meilleur monde les ont adoptés. Les très-jeunes préfèrent peut-être la pélerine et la mantille. Dans tous les cas, ce sont les vêtements les plus élégants qu'on puisse mettre avec une jolie toilette de grenadine noire, surtout si elle est garnie de dentelle.

Tous les ans, à cette époque-ci, on agite la question des robes



P. N° 260. — CHAPEAU DE JARDIN.

SPECIALITES

à CH. LOUBAULT

GOUBAUD & Fils

blanches, et tous les ans on en édite de nouvelles. Nous en avons vu, pour notre part de fort jolies, toutes brodées. Un trousseau confortable en contient toujours au moins une, sans préjudice des costumes en broderie anglaise, des robes de piqué, des peignoirs *saut-du-lit*, etc., en nansouck, garnis de broderie, de plissés ou de dentelle.

On fait encore beaucoup de tabliers et de corsages en mousseline coulissée et bouillonnée, rayée d'entre-deux en tulle; on les entoure de plissés de mousseline à bords en tulle. C'est un regain de l'an passé, qui semble conclure un nouveau pacte avec la mode.

Le chapeau le plus porté en ce moment, — chapeau en forme de plat à barbe renversé, genre chinois, — n'offre vraiment rien d'assez séduisant pour motiver la faveur dont il est gratifié, si ce n'est la quantité de fleurs dont il est surchargé! Quelques-uns en sont littéralement couverts dessus et dessous.

Le genre — ce tyran auquel tout le monde est forcé de se soumettre — veut, en outre, que le chapeau soit posé si en arrière de la tête, qu'il en arrive à couvrir tout le chignon. En voyant une de ces coiffures de profil, on est tenté de dire à la personne qui en est affublée : « Madame, vous perdez votre chapeau! » Espérons que le *Grand prix* des courses de printemps nous ménage quelque heureuse surprise sous ce rapport. C'est une époque

trop souvent néfaste dans les modes et les décrets ont souvent plus de durée qu'ils ne le méritent. A preuve le chapeau *couronne*, le *Léopold Robert* de l'an passé.

Parmi les garnitures de fleurs les plus seyantes au visage, citons les guirlandes d'épis de blé; mais si l'effet en est ravissant lorsqu'elles sont placées avec adresse, rien n'est plus déplorable dans le cas contraire.

Nous avons aperçu tout dernièrement, dans ce sens, le chapeau le plus ridicule du monde; sous la passe, très enlevée, on avait assujéti tous les épis d'une guirlande, en les écartant avec symétrie, ce qui donnait le plus étrange caractère à la coiffure, qui rayonnait comme un soleil.

Le mauvais goût est à la toilette ce que le manque de bon sens est à la conduite: on ne fait que des sottises lorsqu'on en est dépourvu!

MARY D'AUBERVILLE.

Description de la gravure dans le texte

P. N° 260.

CHAPEAU DE JARDIN, en paille anglaise noire. — Passe cabossée; ruche en ruban cerise dépassant les bords. Guirlande de cerises et de feuillage touffu autour de la calotte. Écharpe en tulle blanc formant un nœud et flottant derrière.

DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau de *baby* (vu de face) exécuté en beau bazin ou coutil blanc. — Passe renversée et arrondie, entourée d'une mignonne passementerie blanche. Tour de tête en tulle et valenciennes ruchés à plis doubles et nœud papillon en faille blanche. Brides de même étoffe que le chapeau, encadrées d'une passementerie assortie. (On peut également faire les brides en ruban.)

2. Chapeau de *baby* (même modèle que le n° 1, vu par derrière). —



1. Chapeau de *baby* (vu de face).

Fond large et bombé, avec un grand bavolet orné de franges. Nœuds de ruban sur le côté du sommet et dans le milieu du bavolet.

3. Bonnet de *baby* (vu de face). — Bandes de broderie anglaise mignonne, posées pied contre pied et ruchées légèrement autour du fond; l'une se rabat sur la tête, l'autre se relève en diadème. Ruban blanc posé à plat entre les deux et coques sur le sommet, avec pans de nansouck brodés s'aplatissant sur le fond.

4. Chapeau de tulle blanc brodé de perles de jais. — Calotte plate et ronde assez élevée, entourée d'une draperie en velours noir; fleurs de fraisier et plumes grises naturelles, groupées sur le côté. Passe relevée en diadème,

abaissée vers les oreilles, et brides en tulle perlé. Bandeau de fleurs de pêcher.

5. Bonnet de *baby* (même modèle que le précédent, vu par derrière). — Fond large et froncé tout autour, garni sur le sommet de trois pattes entrecroisées d'œillets brodés. Bavolet en broderie anglaise et brides en ruban.

6. Col rabattu, en toile, entouré d'une broderie anglaise, pour garçon ou fillette de quatre ans.



2. Chapeau de *baby* (vu de derrière).

7. Corsage en coutil blanc pour fillette de quatre à six ans. — Forme ajustée, basque fendue au milieu derrière; poches carrées sur les côtés, revers boutonnés aux manches; col rabattu, et volants de broderie anglaise sur tous les bords. Boutons en nacre.

Nota. — Voir les descriptions des autres gravures dans le texte et celle de la figurine L. 34 (annexe de l'édition n° 3) à la page 251.

Description de la planche coloriée n° 1228.

TOILETTES DE VILLE D'EAUX. — 1. Toilette en faille de nuances tunisienne (réséda) et Livingstone (jaune vert). — La jupe est entièrement



3. Bonnet de baby (vu de face).

bouillonnée en long; chaque bouillon est gansé. Dans le bas, volant de 15 cent. sur le devant, formant un coquillé couché. Le pli de derrière, qui est d'un seul morceau avec le dos, mesure 50 cent. au bas de la traîne, 4 à la taille, et 12 vers le cou. Huit écharpes frangées sont nouées, sautées sur



4. Chapeau de tulle blanc.

le pli. Le petit côté du dos forme un lé de 40 cent. vers le bas et constitue le double pli de la traîne. — Le tablier, formant pointe sur le devant, est composé de bandes alternées de nuances tunisienne et Livingstone; chaque

bande comprend 23 plis. Frange grillée très riche autour de la tunique. — Le corsage forme devant une pièce à la vierge ayant une tête coulissée; trois ganses coulissées forment une sorte de bouillonné terminé à la taille par 14 ganses coulissées en long qui forment une longue pointe. Petites basques partant du pli de derrière et attachées par une écharpe sur la pointe. Manche coulissée dans le haut et rappelant la disposition du tablier. — Chapeau de paille de riz blanche. Touffe de plumes retournant sur la



5. Bonnet de baby (vu de derrière).

calotte et laissant échapper un petit oiseau des îles. Branche de capucine dessus et dessous.



6. Col rabattu pour enfant.

2. Toilette en faille bleu ciel et tussor nuance crème. — Volant de 30 cent. sur le devant, allant en s'élargissant vers la traîne; tête doublée de faille crème et formant un ruché tulipe. Un haut ruché, à plis couchés en biais avec ruché tulipe également, suit le mouvement du volant. — Ta-



7. Corsage en couil pour fillette.

blier en tussor formant pans carrés retenus par une écharpe bleu ciel, en cadre de guipure blanche et crème. — Corsage cuirasse; la pointe de derrière passe en dessous du tablier. Manche à parement Louis XV, avec guipure tombant sur la main. — Chapeau de paille garni de gaze brochée bleu ciel. Traîne de bluets assortis, mélangés de feuilles mortes.

LA MODE AUX COURSES

Ce n'est pas un des moindres charmes des courses que l'émulation de toilettes qu'elles suscitent parmi les femmes et le concours de luxe dont elles deviennent le prétexte. Les meilleures traditions de l'élégance française trouvent leur compte à ce tournoi de la mode, sous couleur hippique, non moins que les grands livres de nos commerçants, et les courses deviennent ainsi non-seulement une source d'amélioration pour la race chevaline, mais de prospérité pour notre industrie, et de progrès pour l'art si éminemment français de la parure.

L'autre dimanche, l'enceinte du pesage présentait, ainsi que le dit très-bien le *Sport*, l'aspect d'un véritable congrès de la mode, tant les toilettes étaient nombreuses et charmantes en leurs innovations. Partout ce n'étaient que festons et astragales, mis au jour pour la première fois, et l'inédit en matière de costume se montrait à foison sur les épaules les plus aristocratiques de Paris.

La reine Isabelle II portait une ravissante toilette de faille lilas, avec tunique garnie d'une large broderie à dessin persan en soie d'Alger. L'ombrelle était de même étoffe que la robe et ornée de la même broderie.

La princesse de Metternich avait un costume d'une coupe exquise en bapeume Louis XVI, à raies vert bronze sur fond mais. Le chapeau de paille était garni d'une couronne d'herbe coupée par un nœud-cocarde en velours de même ton que les rayures de la robe.

La comtesse Mélanie de Pourtalès avait habillé sa taille d'une toilette style Directoire. Le jupon et le gilet en faille à mille raies bois et blanc; la tunique en redingote de faille bois, garnie d'une bande de broderie de perles aux deux nuances du jupon. Le chapeau — une merveille! — avait la passe en paille et le fond de même étoffe que le jupon. Brides de tulle blanc formant le gros nœud Directoire si seyant au visage. Deux grosses perles aux oreilles.

La duchesse de Mouchy donnait réplique d'élégance à la comtesse dans une toilette de drap d'Edimbourg gris-café avec galon formant plastron au corsage et tablier à la tunique. Les manches en faille marron comme le jupon. Le chapeau de paille belge était orné d'une torsade de binche et de ruban marron avec guirlande d'œillets rouges et roses.

Galons également garnissant la robe en lainage crème de la baronne Nathaniel de Rothschild, complètement rétablie de l'accident qu'elle avait éprouvé contre une marche perfide — eût dit Bernis — de l'escalier de l'Opéra en sortant de la reprise des *Huguenots*. D'un effet très heureux, la branche de roses-roi avec son feuillage ornant le chapeau rond de paille claire.

La princesse de Sagan avait emprisonné sa taille longue à la façon des marquises du siècle de Louis XV dans une veste de taffetas noir sans manches. Celles-ci et la tunique étaient de taffetas quadrillé noir et blanc. Le jupon mélangeait les biais noirs aux volants quadrillés.

La marquise de Louvencourt avait adopté également le quadrillé, mais minuscule et bleu pâle, pour sa robe. Le retroussis à bouillonnés en cascade, mérite une mention particulière.

Que d'autres souvenirs encore de gaze et de faille dignes d'être notés ici. Malheureusement les colonnes des journaux ont des limites plus restreintes que celles de l'enceinte du pesage et ne sauraient contenir tout ce qu'il renfermait. Comme points généraux de l'art de s'habiller au printemps de l'an de grâce 1875, nous devons noter que la faveur féminine est pour la coupe des robes au style Directoire. Les redingotes de ton tranchant et un sur jupes rayées, les gilets et les petits-collets, les gros boutons et les grands revers tiennent la corde. De l'époque Louis XVI, on n'emprunte plus que les modes du déclin du règne, celles de la

fédération. On a les retroussis en cascades de plissés et de coquillés, les jupes à rabats derrière à gros plis ou tout ruchés. Mme Joubert, femme du directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, dont le salon est un des foyers les plus artistiques de Paris, portait aux courses un costume paille avec tunique vert florentin, emprunté à la dernière période du seizième siècle, qui était une merveille de style et de goût. Le fichu à lui seul valait un long poème.

Une remarque à faire, c'est que la taille des femmes devient de plus en plus invraisemblable. A force de la vouloir mince, les femmes finiront par ne plus en avoir du tout. Croyant s'embellir, elles se déforment à plaisir et jouent un rôle aussi ridicule que celui des Chinoises, qui emprisonnent leurs pieds pour en empêcher la croissance. Notez que la déformation du pied, dans le Céleste-Empire, n'a pour conséquence que d'obliger les femmes à rester à leur foyer, tandis que celle de la taille en France, s'attaque au jeu des organes les plus nécessaires à la vie.

Au point de vue plastique, cet étranglement de la taille et de la poitrine n'a rien de fort attrayant, et une femme à l'état d'effigie ne passera jamais pour l'expression la plus parfaite du beau.

Quoi qu'il en soit, le temps des *tailles de guépès* est revenu, et nous verrons la belle génération qui sortira de ces corsets féminicides. On ne comprime pas impunément l'appareil organique indispensable à la vie; c'est là un jeu de la mode, qui parfois coûte cher. On ne le constate que trop au bulletin nécrologique dont la maternité fait les frais.

BACHAUMONT.

PARIS PRINTEMPS

C'est le matin, le long des quais, cet admirable paysage! Une petite pluie tiède, une légère poussière d'eau tombée d'un ciel blanc, transparent, doux comme une violette de gaze. Le soleil est près de paraître, le voile s'élève peu à peu, ses flocons, ses plis vaporeux deviennent de plus en plus fins et se nuancent de bleu. Le ciel donne le ton aux toilettes à revêtir. Une odeur un peu humide monte du sol, où la poussière est abattue. La gaieté circule dans la ville, la pénètre et lui fait une atmosphère. Les maisons sont d'une aimable couleur gris-perle que réveillent les affiches baroques et éclatantes; les toits, les tours, les dômes, les flèches s'élançant joyeusement. Tout tressaille. L'eau du fleuve pétille et fourmille de petits ronds qu'y creuse la pluie fine. Paris est comme dans une douillette de ouate. Les ponts arrondissent leurs arcades, les arbres de la berge verdissent, tendres, frémissants. Les ombres disparaissent sous une lueur onctueuse. La moiteur du printemps caresse le visage. Le parfum des giroflées et des jacinthes, les jonchées de lilas remplissent les rues, où tous les bruits de la vie roulent avec une harmonie discrète et vive.

La pluie a cessé, l'azur triomphant étend ses ailes et plane. On le dirait tout en porcelaine de Vieux-Sèvres, d'un bleu fondu et doucement passé. Le soleil est radieux, mais sans son ivresse brutale et écrasante des jours d'été. Les adorables robes claires glissent, sautillent, se balancent de tous côtés!... Adorables robes claires qui, du plus loin qu'on les voit poindre, fraîches et lumineuses, font pénétrer une souriante clarté jusqu'au fond des cours les plus soucieux. Elles régaleront les yeux qui ne se lassent pas de suivre et celle-ci en face, et celle-là sur l'autre trottoir, puis cette autre plus éloignée, et encore une qui vient de déboucher soudain par une rue transversale, dessinant une taille mince comme une tige de plante, ou enserrant une forme riche et débordante... Jolies robes claires qui voltigent sur les trottoirs, feux-follets brillant en plein jour, mélodies qui chantent l'amour et qu'on ne se lasse pas d'applaudir!...

Une jeunesse universelle anime tous les coins. Chez les modistes, tous les petits chapeaux de paille, crânes et provoquants, s'impatiente sur leurs champignons. Les magasins de nouveautés sont pavés de bannières, d'étoffes attirantes; ils étalent toutes les coquetteries de la toilette des femmes, depuis les bas, la jarrettière, la tendre chemise, jusqu'au col, à la cravate, aux gants, à l'ombrelle : toutes choses bariolées et douces, terribles comme des miroirs à alouettes, mystérieusement aimantées, et d'où s'échappent un rire et un concert de sirènes, d'autant plus redoutables qu'elles ne se terminent pas en queue de poisson et ne se tiennent pas dans des grottes.

Les asperges, les cerises, les fraises et les bouquets de boutons de roses avivent l'allégresse. La table et ses bonheurs rendront les âmes poétiques. Qu'il sera délicieux, après un bon diner, d'écouter un peu de musique dans la demi-lueur du crépuscule, — la fenêtre ouverte sur le ciel et sur les arbres, laissant entrer cet air attiédi qui apporte une charmante langueur, — et d'échanger les confidences qui sont le souvenir d'hier, les espérances qui sont l'histoire idéale de demain.

En attendant, les balcons et les fenêtres sont chargés de fleurs et d'arbustes comme des reposoirs; la fête de six mois commence, la fête du ciel bleu et du soleil. Les pèlerinages au Bois sont dans leur plein; les longues files de voitures, de cavaliers, de piétons vont porter leurs adorations et faire leurs processions autour du lac sacré. C'est la vie athénienne, tout simplement. Les églises, illuminées et fleuries, retentissent de chants en l'honneur de Minerve, c'est-à-dire de Marie, reine des bouquets et du papier doré.

A minuit, d'autres fidèles s'empressent, fourmillent et ruissellent le long des boulevards, dans les rayonnements éclatants des cafés, et d'innombrables prêtresses, admirablement peintes, président aux cérémonies de ces dernières heures, recherchant de préférence les étrangers, absolument comme les antiques prêtresses d'Astarté; et puis Paris finit par s'endormir dans la tiédeur nocturne, au clair de la lune qui est là comme un œil, — un œil brillant, un peu vide, trop rond, un peu bête, toujours étonné de ce qu'il revoit, l'œil de la vieille Astarté, vouée à être éternellement honorée en ce monde où elle ne verra jamais rien de nouveau.

ER. V.-P.

LA RONDE DE LA SAINT-JEAN (*)

Tandis que dorment les faucilles
Aux bangars, vers la fin du jour,
Autour des feux, les jeunes filles
Dansent en rond au carrefour.

Dans le crépuscule que dore
Un dernier rayon incertain,
Sur l'horizon où vibre encore
La brume chaude du lointain.

Où voit leurs silhouettes sombres
Que baigne un reflet azuré,
Dans le mystère exquis des ombres
Décrire leur pas mesuré.

Et le mouchoir qui se soulève
Au vent du joyeux tourbillon,
Sur leur épaule bat sans trêve
Comme une aile de papillon.

(*) Parmi les tableaux qui figurent au Salon se trouve un tableau de M. Jules Breton, *la Ronde de la Saint-Jean*, que lui-même s'est chargé de décrire de manière à prouver que sa plume vaut un pinceau. Cet épisode fait partie d'un volume que le peintre-poète vient de publier chez l'éditeur Alphonse Lemerre et qui a pour titre : *les Champs et la Mer*. — R. H.

Et la ronde passe et repasse,
Mélant ses voix à l'unisson;
Vers les étoiles dans l'espace
On croit voir monter la chanson.

Et les jeunes gens aux murailles
Abaisés avec abandon,
Ténors, barytons, basses-tailles,
Accompagnent en faux-bourdon.

Parfois une vieille au front morne
Glapit quelques sons chevrottants,
Assise sur la même borne
Qui la connaît depuis cent ans.

La chauve souris qui séjourne
Au pignon noir, prend son essor,
Et, bête étrange, tourne, tourne,
Au ciel où nage un croissant d'or.

Dancez, dancez, ô jeunes filles,
En chantant nos chansons d'amour :
Demain pour courir aux faucilles,
Vous sortirez au petit jour.

Jules BRETON.

THÉÂTRES

VARIÉTÉS. — MM. Meilhac et Halévy viennent de donner à ce théâtre un de ces petits croquis de chevalet dans lesquels ils excellent, pour accompagner la reprise de la *Petite Marquise*. Cela s'appelle le *Passage de Vénus*, et vous tient en gaité pendant trois quarts d'heure. On reproche aux auteurs du *Passage de Vénus* de trop mettre à la scène des bluette qui semblent échappées à la *Vie Parisienne*. C'est d'une critique peu logique.

Ces articles-comédies sont-ils spirituels et originaux? Vous amusent-ils, depuis le premier jusqu'au dernier mot? Alors, pourquoi se plaindre et que va-t-on chercher sur la scène secondaire, si ce n'est un peu de gaité finement animée.

La *Petite Marquise* reste une œuvre exquise et que l'avenir classera assez haut parmi le répertoire que lui léguera le théâtre de notre temps. C'est bel et bien de la comédie riieuse et raillante, telle que la pratiquait supérieurement Molière lorsqu'il voulait se moquer des *précieuses* ou du *bourgeois gentilhomme*. On a prononcé le mot de charge, de parodie. Il ne faut pas confondre la charge (exagération des types) avec la moquerie en action qui les fait agir sous leur côté ridicule, mais leur garde leur tonalité réelle : la critique qui rit n'a rien à démêler avec la parodie.

MM. Meilhac et Halévy ont saisi en hommes du monde les physionomies mondaines dont ils ont composé leur pièce, et les ont crayonnées avec cette finesse d'observation, ce relief de détail qui caractérisent leur talent. Ce sont certainement les esprits les plus parisiens, les plus vraiment de leur temps, qui se puissent rencontrer aujourd'hui; et quand on écrira l'histoire de la société parisienne à notre époque, il faudra compter avec leur répertoire dramatique. Ils voient juste et peignent d'après nature, là où tant d'autres ne tirent qu'au jugé.

OPÉRA-COMIQUE. — Sous ce titre : *l'Amour africain*, nous n'avons à signaler que l'erreur d'un académicien d'esprit, M. Legouvé, et d'un musicien de talent, M. Paladilhe. Vienne un bon libretto à celui-ci, et on retrouvera en lui l'auteur applaudi de la *Mandolinata*.

Don Mucaradè, de M. Ernest Boulanger, avec sa verve entraînante, est venu rassérer un peu les sphères trop assombries de l'Opéra-Comique. La musique de M. Boulanger est aimable et sans prétention et a reçu le meilleur accueil.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 521. — DESCRIPTION, PAGE 252.



TOILETTES DE VILLE D'EAUX

LE MONITEUR
Paris
N° 521
1870



Jules David
A. Leroy, imp. r. des Marais, 66.

Ad. Bouhand, Fils Edr. Paris 1228

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{lle} M^{me} Bataillon, rue Châteauneuf, 5. Modes de M^{me} Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer, 4.
Couture - Régente de M^{me} De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12. Lait Antiphlogistique de Candès & C^{ie}

Colored at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Bouhand & Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden, W.C.







PLANCHE 6. N° 520. — DESCRIPTION, PAGE 251.



COSTUMES D'ENFANTS

DÉGRADATION

(HISTOIRE D'AUJOURD'HUI. — SUITE.)

III

Comme il appert du début de ce récit, Bernard de Fayol appartenait par sa naissance au meilleur monde. Ainsi, plus son rang était élevé, plus sa chute avait été profonde. Pour son malheur, il était devenu orphelin à l'âge où l'on a tant besoin de sage direction. L'insouciance d'un tuteur lui avait accordé trop de liberté ; la liberté dont on ne sait pas faire usage est pour les individus comme pour les peuples le plus funeste des privilèges. Bernard savait que la fortune l'attendait ; cette certitude avait étouffé de bonne heure en lui la saine ardeur du travail. Quand il lui eût fallu de fermes et prudents conseillers, il avait déjà trouvé des flatteurs.

Cependant un sien cousin, qui avait conservé sur lui une certaine autorité, M. Anselme Boyer, riche propriétaire du Midi, fit entendre une voix sévère, et, moitié par la persuasion, moitié par l'abjuration, détermina le jeune homme à entrer dans l'armée en passant par Saint-Cyr. Bernard, qui subissait volontiers l'influence d'autrui, se laissa faire, séduit d'ailleurs par la perspective d'un brillant uniforme, car il comptait s'engager dans la cavalerie et s'y amuser de la belle manière.

En effet, il prit rang d'officier de hussards en festoyant les camarades autant que le permettait le règlement.

Successivement on l'envoya d'Afrique, où son courage fut remarqué, dans diverses villes de garnison. Partout il n'était bruit que de ses excentricités. Plus d'un bourgeois scandalisé formula des plaintes, mais les marchands et les maîtres de cafés appréciaient ce vifneur qui dépensait sans compter.

Cependant, à côté des fêtes et des succès, il y avait de temps en temps la lassitude, la satiété. Si intimes que fussent les joyeux compagnons d'orgie, des querelles fréquentes s'élevaient çà et là entre eux ; et comme Bernard était, selon l'expression consacrée, non moins brave que son épée, il allait sans broncher sur le terrain. Il se fit sous ce rapport une réputation d'abord brillante, puis fâcheuse. L'excès de sa susceptibilité, ses emportements après boire, le discréditèrent dans bien des esprits. On se plaça sur la réserve vis-à-vis de lui ; chacun savait pertinemment que la main qu'il vous tendait avec franchise pouvait au premier mouvement d'humeur s'armer pour vous frapper. Or le charme des relations n'existe que dans leur sûreté.

Peu à peu le jeune officier fut délaissé par ceux-là mêmes qui l'avaient le plus recherché. Ses qualités ne faisaient pas avec ses défauts un contre-poids suffisant pour modifier l'opinion publique. On cessa de compter les services qu'il avait pu rendre et l'on ne vit que les offenses qu'il commettait. Insensiblement, il se forma contre ce « don Juan, ce prodige, ce spadassin, » un concert de récriminations qui certes ne contribuèrent pas à diminuer chez le baron le penchant à la violence.

Une circonstance déplorable précipita la crise. Dans un duel où il n'avait peut-être pas tous les torts, mais où il avait déployé trop d'animosité, Bernard eut l'affreux malheur de tuer son adversaire, un brave officier nommé Girot, lequel était l'unique soutien d'une jeune sœur qu'il faisait élever dans une institution de Paris. En tombant, l'infortuné Girot avait poussé ce cri de douleur : « O ma pauvre Lucile ! » Ces trois mots exhalés dans un flot de sang allèrent droit à l'âme du vainqueur, d'autant plus qu'il avait eu une certaine amitié pour cet officier.

Bernard se promit de ne pas oublier Lucile ; mais sa bonne intention ne fut pas dévinée. L'intérêt naturel qu'on portait à la victime excita contre le meurtrier un *tolle* général. Dès ce moment,

on évita soigneusement M. de Fayol ; les salons de la ville lui furent fermés.

Le corps d'officiers tint conseil et émit un blâme sévère contre le baron.

Il fallut que celui-ci donnât sa démission : mais avant de partir il se montra par bravade dans les cafés, dans les promenades, se mettant en évidence pour s'attirer des querelles. Cette manœuvre ne lui réussit pas. En vertu d'un accord secret, on affecta de se détourner de lui jusqu'à ce que l'ex-officier mis en suspicion eût quitté la ville.

Ce fut alors que Bernard, dont la disposition aux excès bachiques s'était déjà développée en Algérie, se mit à boire avec une sorte de rage concentrée. Devenu incapable d'un travail suivi, il chercha dans une demi-ivresse un dérivatif à l'activité des remords. Tel que le Chinois qui s'empoisonne volontairement avec l'opium, il demanda aux boissons les plus capiteuses l'oubli momentané. On le voyait, attablé solitairement, absorber avec frénésie ces toxiques dont la vente est permise, à la honte de l'humanité ; tantôt sombre et muet, tantôt poussant des éclats de rire et promenant autour de lui des regards de défi. Ces provocations se perdaient dans l'air, comme les javelots impuissant du vieux Priam.

On doit bien penser que cette existence lui devint intolérable. Il n'avait pas voulu fuir devant la réprobation universelle ; mais une fois cette satisfaction donnée à son amour-propre il disparut de la ville, comme ces insectes malfaisants qu'apporte et remporte le vent de la trombe.

Et cependant il n'était pas né méchant. Seuls l'absence de la famille, le manque de bons exemples, et surtout l'intempérance, l'avaient amené à ce point.

Notez bien qu'en allant se fixer à Paris, et y rapportant des débris notables encore d'une fortune ébréchée, il ne pouvait échapper aux dangers de la vie oisive dans une capitale qui, à côté d'œuvres bonnes et nombreuses, voit le vice s'installer hardiment. Paris a des légions de déclassés, de décaqués, de chevaliers d'industrie qui guettent constamment leur proie ; ceux-là font la chasse à l'homme. Avec un art merveilleux, ils discernent d'un coup d'œil la dupe qu'ils pourront engluier. Ils caressent les goûts pernicieux, flattent les passions mauvaises, raillent les scrupules, dissimulent les pièges, montrent les fleurs et vous conduisent à la ruine, à l'abîme, par de jolis sentiers bien unis, bien sablés, bien faciles.

Cela s'appelle par antiphrase *les amis*.

Nulle considération, nul obstacle ne pouvait détourner Bernard de la vie commode qu'on lui offrit toute préparée. Un cercle brillant et choisi l'admit, sur la recommandation de deux de ses membres. Un tapissier à la mode se chargea de la décoration, de l'ameublement d'un appartement des plus confortables. M. de Fayol n'avait eu qu'à dire : *Fiat lux!* et bientôt il pouvait recevoir des amis improvisés dans une salle à manger où rien ne manquait, ni les peintures allégoriques, ni les buffets en chêne sculptés, ni les porcelaines de prix, ni les cristaux, ni l'argenterie à ses armes.

Ce genre de *high life* se prolongea trop pour la fortune du baron. A force de puiser dans une caisse qu'on ne remplit pas, on la vide complètement, et il est trop tard quand on s'aperçoit du désordre irréparable. Les billets étaient arrivés impérieux ; l'emprunt usuraire avait répondu à leurs exigences : les expédients avaient remplacé la fortune liquide. Un signe des temps fut la diminution notable des amis. On dit que les souris prévoient à merveille la chute prochaine d'un édifice et s'enfuient prudemment par toutes les issues. Ainsi les parasites ont le flair de la débâcle. On commença à critiquer le baron de Fayol ; on démontra qu'il n'avait pas toujours une tenue conforme à son rang ; et tout ce délaissement par les commensaux des deux sexes fut si bien calculé, qu'il coïncida avec une saisie pratiquée par le tapissier, le carrossier

et autres industriels qui se concertent, après avoir rédigé des mémoires fantastiques, pour se ruer en même temps sur les prodiges qu'ils ont excités tout d'abord. Un autre que Bernard eût vu plus clairement sa position; mais attendez donc de la lucidité d'un homme qui n'est jamais à jeun et dont l'esprit flotte constamment dans un mirage!

Cependant il vint un jour où il oublia de s'enivrer, où de fait il n'en eut pas le temps. Ce fut le jour où on le saisit. De rage, il distribua aux recors quelques coups de canne; puis abandonnant tout avec un amer dédain, il se logea à l'hôtel meublé et, pour la première fois peut-être, se livra à un calcul sérieux, mesurant ses dernières ressources et supputant ce qui lui resterait à dépenser, autrement dit ce qu'il lui restait à vivre; car les intempérants font facilement abandon de l'existence, les notions religieuses et l'idée du devoir social étant obscurcies dans leur cerveau. Il se trouva plus riche encore qu'il ne l'avait espéré. Toutes les dettes payées, il conservait un honnête revenu. Le suicide était ajourné indéfiniment.

— Ils seront bien attrapés, s'écria-t-il, les drôles qui m'ont lâché, me croyant à bout de ressources!

Il médita de se venger d'eux en les éclaboussant; mais la raison momentanée dont il jouissait lui montra que cette idée était absurde et qu'elle ne servirait qu'à grouper de nouveau autour de lui les grugeurs d'autrefois. Il la repoussa et s'interrogea pour savoir à quoi il allait s'occuper.

Soudain il lui vint une inspiration qui fut en même temps un remords.

— Je ne sais que faire, se dit-il; la crise d'aujourd'hui a dérangé toutes mes habitudes. Si je réalisais un désir que j'ai tant de fois formé et repoussé... car je n'osais pas... Si enfin, j'allais voir Lucile!...

Pour atténuer ce que ce monologue semblerait voir d'étrange, nous devons dire, à la louange de l'ex-officier, que depuis la fatale rencontre il avait pris scrupuleusement soin de payer par avance, d'année en année, la pension de la jeune fille dans l'excellente maison Domberval. Il s'était donné pour un ami de défunt Giro; il ne s'était nommé que de son prénom Bernard; le secret lui appartenait donc pleinement, car Lucile et sa digne institutrice avaient ignoré quel était le meurtrier; à son bienfait il ne se mêlait en apparence aucune circonstance odieuse.

Il céda à la tentation de faire connaissance avec l'intéressante Lucile. S'étant rationné à un unique verre d'absinthe, il prit résolument le chemin de l'institution, sise dans le quartier de Chaillot.

Il fut facilement admis à voir mademoiselle Giro. Une émotion impérieuse agitait son cœur. Un instant, il eut envie de quitter le parloir, de remettre sa visite. Mais il était allé trop loin pour reculer...

Au bout de quelques minutes, Lucile parut.

Tout ce que le printemps peut donner de grâce brillait dans la personne de Lucile. L'ovale fin de son visage était rehaussé par un teint de rose clair; ses grands yeux bleus frangés de cils noirs révélaient une candeur adorable; ses cheveux d'or semblaient dérobés à Hébé, la blonde patronne de la Jeunesse.

Jamais l'orpheline ne recevait de visites; nul ne s'occupait d'elle. Une marque de sympathie devait donc lui être douce. Elle le témoigna avec son ingénuité, avec sa franchise parfaite. Elle ne se doutait pas que chacune de ses paroles entraînait comme un fer rouge dans le cœur de M. de Fayol... Ce qu'elle voyait en lui, c'était un protecteur généreux envers qui elle avait contracté une dette éternelle. Et elle le lui dit d'une voix si suave, qu'il se sentit pénétré de ce charme auquel rien ne l'avait habitué.

— Vous! vous enfin, monsieur!... Ah! qu'il me tardait de vous connaître, de vous remercier!... Vous avez été si bon pour moi, pauvre fille qui n'ai aucun droit à vos bienfaits!... Oh! mais je sais... vous aimiez mon frère... et vous avez daigné re-

porter sur moi cette noble affection... Comme du haut du ciel il doit vous bénir, celui qui n'est plus!...

Bernard éprouva un tressaillement nerveux, une sorte d'épouvante...

Cependant le bien-être moral qu'il avait d'abord ressenti prit le dessus. Lucile s'était assise en face de lui, et sans fausse timidité elle le regardait de ses grands yeux dilatés par la reconnaissance et la satisfaction.

Il était honteux de l'âcre bonheur qu'il goûtait auprès d'elle; à peine osait-il répondre: pour lui, une ombre invisible assistait à leur entretien. Ce fut donc à demi suffoqué qu'il brusqua la fin de l'entrevue, et il se promit bien de ne pas la renouveler.

Un mois se passa, suivi de six autres également perdus dans une existence malsaine. Évidemment Bernard combattait une pensée qui le dominait par intervalles. L'ivresse, qui chez lui avait jadis de l'humour, était devenue morose et silencieuse. Cet homme accoutumé à suivre toutes ses fantaisies, à ne reconnaître aucune domination, se sentait aux prises avec une idée absorbante sans pouvoir ni vouloir s'en détacher.

Presque à son insu, il reprit le chemin de l'institution Domberval et fit appeler Lucile au parloir. Il fut frappé du changement de sa physionomie. Le ton rose et nacré de son visage avait été remplacé par une pâleur mate. Et cependant Lucile était peut-être plus charmante encore avec cette apparence de langueur.

Pour lui parler à cœur ouvert, Bernard eut à surmonter le fatal souvenir. Cet embarras fut pris par la jeune fille pour une de ces émotions contenues qui plaisent tant aux femmes. Peu à peu, la conversation devint confidentielle; un double aveu en jaillit; le protecteur et la protégée s'aimaient. Ce fut avec une sorte d'explosion que Bernard formula:

— Consentirez-vous à m'épouser?

Elle répondit avec une résolution naïve:

— Oui, bien volontiers.

Ce mariage s'accomplit, hélas! M. de Fayol l'entoura du plus profond mystère, car un secret terrible pesait sur sa destinée et celle de Lucile. Il ne fit part à personne de son bonheur et alla vivre dans un quartier retiré. Pendant un certain temps, il parut s'être complètement amendé, sous l'influence des vertus de sa jeune compagne. Celle-ci, tout entière aux douceurs de la vie intime, ne répétait que trop souvent:

— Ah! si mon bon frère était avec nous!...

Chaque fois que cette exclamation revenait, Bernard souffrait le martyre. Et alors, pour s'étourdir, il savourait l'absinthe...

Peu à peu l'ennui le gagna; l'uniformité paisible n'était pas le fait de ce tempérament impétueux. D'abord il ne fut question pour lui que de retourner à son cercle, de reprendre ses relations. Lucile dut y consentir. Elle ne comprit le danger que lorsqu'il fut arrivé. Par degrés, elle vit le gentilhomme plongé dans l'enfer du jeu, subissant de mauvaises chances, furieux alors contre la fortune, buvant alors pour se distraire et buvant encore par un besoin impérieux. Elle assista, morne de douleur, à cette dégradation certaine qui naît des excès quotidiens. Elle vit les ressources du ménage décroître d'une manière lamentable. Plus d'une fois, la jeune femme dut se glisser furtivement au mont-de-piété... L'ordre qu'elle rétablissait péniblement devenait le désordre sous les mains fatales de Bernard. Chaque jour, l'heure de patiente réparation était à refaire; et lorsque la pauvre femme hasardait une timide observation, ses supplications et ses larmes trouvaient l'accueil le plus rude.

L'unique consolation de Lucile, c'était sa petite fille, sa mignonne Noémi, que le ciel lui avait accordée comme pour cicatrifier tant de plaies.

Au bout de six ans de lutte, voici quelle était la situation:

Le baron à peu près ruiné, usant d'expédients et amené par sa double et funeste passion à pratiquer au jeu des manœuvres coupables;

Lucile malheureuse, épuisée par ses efforts et rongée par ses larmes.

Noémi déjà grave et triste, à l'âge où l'on n'a que le rire frais des dents blanches et des yeux clairs;

Les dettes humiliantes;

Le crédit mort;

L'absence complète d'amis, c'est-à-dire le désert dans la vie;

Le manque de dignité et de bonne réputation, ces biens cent fois plus précieux que l'argent.

Quant à Bernard, grâce à l'intoxication permanente, il ne se mouvait plus que dans un rêve-cauchemar, avec ce refrain cynique :

Ça m'est bien égal ! Après moi la fin du monde !..

IV

Reprenons notre récit.

Déjà dans la matinée, à la suite de la forte secousse de la veille, Bernard avait bâillé nombre de fois, étiré ses bras, tambouriné sur les vitres, et il avait aussi brusqué Noémi qui, sans souvenir ni rancune du réveil de la nuit, venait pour l'embrasser gentiment, lorsque quelqu'un frappa à la porte.

Lucile tressaillit. Si c'était un créancier !..

L'aspect du visiteur ne lui ôta point son inquiétude

C'était un inconnu pour Lucile, mais non pour Bernard qui fit très-bon visage à cet individu et lui dit tout d'abord :

— Tiens, bonjour, mon cher monsieur ! C'est vous qui avez été hier si secourable pour moi. Entrez donc ! Essayez-vous.

L'homme en question s'avança avec un sourire étrange en laissant glisser un regard oblique sur les divers objets qui garnissaient la chambre. Un certain tremblement nerveux dans ses mains dénotait l'usage approfondi de l'alcool. Le tuyau d'une grosse pipe noircie émergeait hors d'une des poches de son paletot. Il tenait sous son bras une de ces serviettes en cuir que les avocats enflent de papiers.

— Oui, c'est moi, dit-il, Cyprien Jantot, homme d'affaires. Bonjour, monsieur, madame. Je désirais beaucoup savoir l'état de votre santé. Car hier vous étiez un peu... chose ! Pardon de l'allusion. Suffit ! C'est à vous, cette belle enfant ?.. Ah ! qu'elle est gentille !

Par instinct, Noémie s'était blottie dans un coin.

— Une sauvage, répondit Bernard, une pleurnicheuse comme sa mère...

— Ah ! murmura Lucile offensée.

— Bah ! bah ! il ne faut pas le nier, tu es toujours dans le drame. Mais puisque voilà M. Jantot, qui a l'air d'un joyeux compagnon, nous rirons un peu. Pour commencer, mon cher monsieur, vous allez déjeuner avec nous, n'est-ce pas ?

Lucile se détourna pour cacher sa pénible impression.

— Ma foi, dit Jantot, puisque vous me faites cette politesse, ça ne sera pas de refus. Depuis le *potron-minet*, je suis en courses. J'ai dû saisir dans son alcôve même, au *chaud* du lit, comme on dit, un particulier qui m'a fait joliment trimer. Cette fois, je l'ai si bien *entortillé* qu'il a fini par *abouler* les espèces. Eh ! eh ! eh !

Bernard l'imita et rit avec lui ; Lucile ne riait pas. Ce qu'on appelle le pressentiment l'éloignait de cet homme qui lui semblait un démon en mission.

L'entretien se poursuivit à table et s'anima surtout dans les libations du dessert et la fumée du tabac.

Un morne désespoir avait gagné le cœur de Lucile. Elle en était à regretter l'époque lugubre de la solitude absolue. Maintenant le vice extérieur — la peste morale — entraînait dans la maison.

Le mari s'impatientait de sa contenance froide et fière. Lucile le gênait. Il s'empessa donc de répondre à l'invitation de Cyprien Jantot quand celui-ci lui offrit une partie de billard à l'estaminet borgne où ils s'étaient connus la veille.

Dès qu'ils furent sortis, la jeune femme s'écria :

— Cette fois, il est perdu !..

Et elle fondit en larmes, sans que la fillette qui l'embrassait et lui disait : « Ne pleure pas pas, petite maman ! » parvint à la calmer.

Non, la douleur s'était trop amassée dans cette pauvre âme tant éprouvée. Semblables aux nuages épais et lourds qui se déchirent et fondent sur la terre, les larmes de l'infortunée devaient couler en torrent.

Rien que depuis vingt-quatre heures, que de sujets de deuil ! que d'humiliations !

Cette espèce de Méphistophélès de bas-étage achèverait de ruiner Bernard ; il effacerait les derniers vestiges de sa moralité. Profitant de sa faiblesse d'esprit, il ferait à la fois sa dupe et son complice.

— Tout est fini ! tout est fini !.. agonisa-t-elle.

Et il lui semblait qu'elle avait atteint la limite extrême de l'infortune.

O pauvre femme ! cette limite recule comme celle de l'horizon, à mesure qu'on marche dans la voie douloureuse. Nul ne peut dire : « J'ai souffert tout ce qu'il est possible de souffrir. »

La journée entière s'écoula sans que Bernard eût reparu. Assurément Lucile avait subi des absences semblables en comblant le temps par le travail, mais ce n'était pas avec l'atroce appréhension que lui causait Jantot. L'image de cet homme ne quittait plus ses yeux. Ses façons de dire, ses finesses d'usurier, ses calculs, sa flagornerie, son cynisme, tout cela causait à Mme de Fayol une secrète épouvante.

Quand tomba l'ombre mélancolique du soir, Lucile pensa qu'elle n'avait pas atteint la limite extrême de l'infortune.

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

CE QUE COUTE L'EXCENTRICITÉ

(HISTOIRE D'HIER.)

Parmi ceux que la sombre faucheuse a récemment enlevés à la république des lettres, il est un homme qui fut un moment si populaire, sous le pseudonyme de Timothée Trimm, qu'on ne sera pas fâché sans doute de pénétrer un peu dans les coulisses de sa vie. Existence singulièrement curieuse que la sienne ! On en pourra juger par les détails anecdotiques que nous fournit M. Philibert Audebrand.

Ecrivain d'une très mince importance, mais d'une abondance rare, Léo Lespès (nommons-le de son vrai nom) s'était fait une place à part dans la chronique du jour par la fougue de ses excentricités. Avant de débiter dans les lettres, il avait passé toute sa jeunesse en Angleterre. De ce séjour chez nos voisins, il lui était resté un goût dominant pour tout ce qui est étrange.

De là ces costumes qui échappaient à toute règle convenue, ces cols d'enfant portés sur un cou de quarante à soixante ans, ces habits de velours fortement passémentés, un pantalon à la hussarde pour un flaneur qui ne montait jamais à cheval, une large cravate rouge sans symbole politique. Léo Lespès exhibait sur le tambour de son ventre un paquet de breloques retentissantes, à la mode du temps où l'on allait sous l'arbre de Cracovie ; il se chargeait les dix doigts de grosses bagues et de chevalières. Depuis le Consulat, tout le monde a les cheveux à la Titus ; il se laissait pousser une chevelure plus longue que celle d'un Chérusque. Il n'y avait pas jusqu'à sa voix qui ne se prêtât à ne ressembler en rien à celle des autres hommes ; elle avait le ton aigu qui sort du gosier des chanteurs de la chapelle Sixtine.

On sait ses succès, qui ont roulé à la fois sur une grande vogue et sur une évolution de gain. Après avoir fait par lui-même vingt tentatives de journaux qui n'avaient pas réussi, au contraire, changeant de nom, il avait fini par faire de son écritoire un autre Sacramento. De 1863 à 1870, il a gagné de 80,000 à 150,000 fr. par an. Même en menant la vie à grandes guides, tout autre, avec de telles ressources, aurait su se garder une poire pour la soif; mais il ne savait pas résister au plaisir de jeter l'or par les fenêtres; d'ailleurs se voyant caressé jusqu'à la démence par la fortune, il s'imaginait très sérieusement que le monde finirait peut-être, mais que son succès ne finirait pas.

Dans le temps de cette prospérité, le matin, en se levant, son article fait, il n'avait d'autre souci que de savoir comment il dépenserait son temps et son lucre. A cette époque, on ne le rencontrait jamais qu'en cabriolet. Ne fût-ce que pour aller d'un numéro pair à un numéro impair de la même rue, il ne consentait point à faire le trajet à pied. Ajoutez que, quand il avait à s'arrêter quelque part, au café, au journal, au théâtre, n'importe où, s'agit-il de dix minutes ou de trois heures, le cabriolet demeurait de planton à la porte pour l'attendre. Sur la fin de la journée, la note du cocher devenait un total.

Au reste, il tirait vanité de cette prédilection. Nous l'avons entendu dire :

— Eh bien, oui, c'est une fantaisie. Ne faut-il pas que chacun ait la sienne? Roger de Beauvoir a bu pour 150,000 francs de vin de Champagne; Alexandre Dumas père a payé pour 150,000 fr. de frais d'huissier; j'aurai déboursé pour 150,000 francs de pourboires.

Pour la table, c'était bien une autre chanson. Ce pauvre garçon n'avait aucune notion de la science des gastronomes. Raison de plus pour qu'il singeât les gourmands célèbres. A ses yeux, dépenser beaucoup pour un repas, c'était bien vivre. Un jour, il avait entendu, par hasard, Capefigue, un vrai viveur, poser en fait qu'un homme qui se respecte ne doit pas consacrer à son déjeuner moins de vingt-cinq francs. Tout aussitôt il s'était mis à exagérer la portée de cet aphorisme, qu'il trouvait plus rigoureux que tous ceux de l'école de Salerne. Vingt-cinq francs pour le déjeuner de Son Altesse Timothée Trimm? En entrant au café du quai d'Orsay, il avait déjà l'idée d'y mettre le double. Ce qu'il voulait surtout, c'était « épater » la galerie.

— Garçon, deux œufs sur un plat d'or.

— Nous n'avons que des plats d'argent.

— Il faudra donc que je me contente d'un plat d'argent. Une bouteille de lacryma-christi.

(Le lacryma-christi est un affreux vin, mais fort cher.)

On lui servait les larmes du Christ qu'il buvait, hélas! en les étendant avec de l'eau de seltz, solécisme des solécismes; cependant tout cela ne faisait encore trente francs. Comment faire pour que le déjeuner coûtât cinquante francs?

— Garçon, des mauviettes farcies aux truffes avec une gelée de la crème des Barbades. Plus, le café.

Total : cinquante francs. Et il se frottait les mains.

Un certain avril, en 1868, pour « épater » de plus en plus ses voisins, il avati imaginé une grande chose : l'omelette aux fleurs de pêcher. L'idée lui était venue de mêler à des œufs brouillés ces fleurs blanches et roses qui sont l'honneur du printemps. Côté que coûte il fallait que le café où il déjeunait se procurât, chaque matin, une branche de pêcher fleuri. Cette branche, on la lui apportait aussitôt qu'il était entré. Il la regardait, il la touchait; il la suivait à la cuisine, où il voulait constater par ses yeux comment le chef la traduisait en omelette. Le plat coûtait vingt-cinq francs à lui seul. Très souvent il était accompagné de châteaux-yquem, dont la bouteille coûte trente francs. — Il aurait fallu acquitter la carte avec des rubis et des brillants que Timothée Trimm n'aurait pas hésité.

Au milieu de ces extravagances, il avait trouvé une innovation

fort gracieuse, un truc très délicat, qui est entré dans nos mœurs et qui y restera. Dans ce temps-là, aux lieux où l'on mange, quand on avait à présenter des fruits au consommateur, on se servait de l'assiette classique, recouverte d'une feuille de vigne. Il supprima cet usage.

— Apportez-moi la corbeille entière, dit-il un matin : je choisirai celles des primeurs qui seront de mon goût.

Les maîtres de maison ont trouvé cette méthode si naturelle et si charmante qu'ils se sont empressés de l'adopter.

Cependant la guerre vint. Avec elle, le sybaritisme de nos mœurs tomba. La sévérité des temps nouveaux nous faisait redevenir spartiates. Premier point, un diseur de riens, tel que lui, ne pouvait plus être de mise. Second point, comme il n'avait pas imité la fourmi de la fable, il se trouva bientôt dans la situation de la cigale, en pleine bise, à travers la neige et le vent. Une tristesse morose le mordait alors au cœur avec ses dards de serpents: Timothée Trimm ne fut bientôt plus que l'ombre de lui-même.

En courant de journal en journal, en cultivant le champ plein de ronces de la réclame, en vendant ses bijoux en brocantant, il parvenait encore à mettre la main sur quelques louis. Un louis! c'était l'indigence pour celui qui mangeait, la surveillance, des omelettes aux fleurs de pêcher! On ne le rencontrait plus qu'en cabriolet. Sa résidence fixe était le café de la Porte-Montmartre; il s'y montrait solitaire, attristé, amaigri, vieilli, maquillé très peu superbe. Aimant encore la mise en scène, il se plaisait à étaler ses papiers sur une table et à écrire en public. C'était la dernière lueur d'un feu de joie, l'étincelle d'une allumette chimique après un éclair d'aout. Finalement il s'est éteint à l'hospice Dubois, emporté bien plus par le chagrin et par le désenchantement que par la maladie.

Peut-on dire de lui que s'il vécut d'excentricités, il en fut aussi le martyr. Mais c'est acheter cher de pareilles jouissances que de les payer à la fois de sa fortune et de sa vie!

Ch. DAVID.

Description des gravures dans le texte.

G. N° 520.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Petite fille de deux à trois ans. — Costume en cachemire bleu pâle. — Devants de forme princesse, fermés sur le côté par de gros boutons en nacre bleutée. Dos et petits côtés à longues basques entourées de plissés avec jupe plissée à plis plats. Manches plates garnies de plissés. — Large col en broderie anglaise. — Chapeau assorti : fond mou et plissés sur les bords, avec une aile en aigrette au milieu des coques de ruban.

2. Fillette de neuf à onze ans. — Costume en toile bleu pâle. — Juppon court, plat devant où il est encadré de broderie anglaise, plissé à plis couchés derrière. Veston ouvert devant par un écart du bas, découvrant un gilet; collet rabattu dans le haut et parements aux manches, avec broderie anglaise sur tous les bords. — Chapeau *Niçois*, en paille et mousseline blanche, bordé de velours noir; ruches dessous, ruban bleu autour de la calotte et groupe de bluets.

3. Fillette de neuf à onze ans. — Robe de basin blanc. — Coupée de forme princesse devant et décolletée en carré, cette robe simule ainsi un plastron auquel se relie les côtés d'une basque genre peplum, courte sur les hanches, longue et carrée derrière. Le dos est également décolleté en carré. Volant ruché en guise de manche. Jupe plissée à plis plats derrière et sur les côtés. — Chemisette en nansouck, à petits plis; ruche au cou et au bas des manches. — Chapeau *Niçois* en paille et mousseline blanche. Ruches dessous et rose sur le côté; nœuds en mousseline et rose sur le dessus.

4. Petit garçon de trois à quatre ans. — Costume en vigogne couleur bois. — Juppon plat devant, avec trois larges boutons de jais sur les côtés et plis plats derrière. Veste genre *zouave* ouverte par un écart devant sur un petit gilet : un galon noir, fixé par un bouton de jais à chaque côté du dos, forme un dessin sur la basque et garnit les devants. Galon et bouton semblables au bas des manches. — Col anglais en toile unie. — Chapeau *Marine* en paille grise, avec ruban noir noué derrière.

3. Jeune garçon de huit à neuf ans. — Costume en knickerboker d'été, fond grisaille. — Pantalon collant, ajusté sur le genou, bordé de noir et garni de boutons sur les côtés. Gilet et veston ajustés, ouverts en châle dans le haut, avec large écart du bas. Col rabattu et revers en sicilienne noire dans le haut du veston, poche sur le côté et parements aux manches, le tout bordé d'un galon noir. — Chemise d'homme à col montant et orné, avec cravate de fantaisie à bouts flottants. — Chapeau Béarnais en paille grise; nœuds de faille noire et aile d'oiseau posée en aigrette.

G. N° 521.

TOILETTES DE VILLE D'RAUX. — Toilette en foulard et taffetas bleu ciel. La jupe légèrement à traine, est garnie dans le bas de trois rouleautés de taffetas terminés en haut et en bas par une tête de foulard doublé de taffetas. Deux écharpes en taffetas sont gracieusement disposés sur le devant de la jupe et s'attachent de côté par des écharpes formant liens, et garnies de franges. Du côté gauche, elles semblent rentrer sous le double pli qui forme le derrière de la jupe. Corsage à basques arrondies garnies d'une petite tête en foulard. Des rouleautés de taffetas sont disposés sur le devant du corsage, Manche à double revers. Chapeau en paille de riz, le fond est entièrement recouvert d'une touffe de bluets pâles mélangés de feuilles de lierre.

2. Toilette en faille de nuance Tunisienne (réséda) et Livingstone (jaune vert). Voir page 243 la description de la 2^e figure de notre gravure coloriée 1228 qui est annexée à ce numéro et représente le dos de cette même toilette.

Description de la figurine coloriée L. n° 34.

TOILETTE DE CÉRÉMONIE. — Costume en surah écarlate. — Juppon à traine, entouré de deux volants à peine francés, surmontés d'un biais en taffetas bleu. — Tablier arrondi, fermé derrière sous de longs pans; biais bleus sur tous les bords. — Paletot, demi-ajusté ouvert en châle. Manche ouverte, composée de deux parties; celle de dessous, coupée carrément, est recouverte par celle de dessus qui simule la manche grecque. Le tout est garni de biais et d'un large parement bleu. — Lingerie ouverte, en dentelle ruche. — Chapeau *Ophélie* en crin noir. Bandeau de petites roses dessous, nœud de ruban bleu dessus, et guirlande de mêmes fleurs.

REVUE DES MAGASINS

On peut sûrement s'adresser à Mme DALTROPE-VORMUS pour quelque toilette que ce soit, son goût et son habileté n'étant jamais en défaut. Nous connaissons un certain nombre de femmes qui, de la province, se font habiller par elle et s'en trouvent merveilleusement bien. N'est-il pas inappréciable, en effet, de posséder une couturière qui ne vous manque jamais un corsage ?

Mme Daltrophe-Vormus coupe et taille elle-même tous ses costumes et son coup de ciseau est d'une habileté précieuse. Personne plus qu'elle ne possède une connaissance approfondie de la forme et ne comprend mieux le caractère exact de la mode qu'elle rend admirablement.

En visitant ses salons (rue Vivienne, 14), on verrait en ce moment une jolie collection de toilettes variées, parmi lesquelles se détachent plusieurs robes noires, en faille ou grenadine, qui se font remarquer par leurs grâces sévères. Mme Daltrophe-Vormus a un goût tout particulier pour le costume de soie noire, qu'elle réussit toujours au-delà de toute expression. Il est facile, au surplus, de s'en convaincre par les modèles que reproduit de temps à autre le journal.

Nous signalerons seulement aujourd'hui une toilette en soie et grenadine, avec coquillés de dentelle espagnole noire placés derrière et fichu *Marie-Antoinette* assorti; le tout entremêlé de nœuds papillon en faille noire. — Une robe en toile d'Irlande vert du nil, garnie de plissés et de broderie anglaise. — Une autre en toile de Vichy à rayures rouge brique et bleu terne, couverte de plissés gracieusement disposés, avec tunique blouse, col marin, poches en cornet d'abondance, et nœuds de ruban bleu et rouge brique entrecroisés: tout cela du plus original effet.

— On a beau faire et beau dire, la *Ceinture Régente* de Mmes DE VERTUS sœurs est toujours le plus aristocratique et le plus élégant des corsets. Les femmes qui veulent avoir une jolie taille en sont convaincues, et c'est là le secret de leur assiduité à visiter les salons de la rue Auber, 12.

La *Ceinture Régente* n'a pas conservé tout à fait la même coupe qu'au moment de sa création: il a bien fallu lui faire subir les modifications exigées par la mode actuelle; mais le principe qui lui a valu sa réputation universelle, tant enviée, n'a pas varié. Comprimer le corps en le moulant avec grâce, de façon à faire ressortir les avantages naturels ou à dissimuler

les imperfections, sans blesser ou nuire à la santé, voilà quel a été le but de Mmes de Vertus sœurs; but merveilleusement atteint, tout le monde le connaît.

Qu'elle soit établie en satin, beau coutil ou gros tulle, enjolivée ou non de dentelle et de nœuds, la *Ceinture Régente* présente les mêmes avantages essentiels; seule son élégance diffère. Quelques personnes s'effraient du prix, qui est énorme si l'on prend comme type celui des corsets vulgaires vendus à bas prix dans tous les magasins de nouveauté. Mais, en comparant la durée de la *Ceinture Régente* avec celle de ses rivales, sans parler de sa supériorité incontestable sous tous les autres rapports, on finira par trouver une économie réelle à payer cher un objet d'une telle supériorité.

Les tournures et jupons de la maison de Vertus, sont tout aussi soignés que ses corsets; la femme élégante trouvera chez ces dames un choix varié de ces auxiliaires intimes de la toilette.

— Il y a souvent un avantage réel à charger un commissionnaire des achats qu'on désire faire, surtout lorsqu'on habite la province. Les personnes dont l'unique occupation consiste à faire des affaires, dans la large acception du mot, sont en rapports journaliers avec les commerçants de toute catégorie et au fait de toutes les « ficelles » de métier; elles achètent, par conséquent, dans de meilleures conditions que le simple client. Aussi, tout en bénéficiant de l'acquisition faite, arrivent-elles à vendre bien meilleur marché à l'acheteur qui s'adresse de préférence à elles.

Aux familles qui ont pu s'en rendre compte, nous ne pouvons que recommander la maison de commission LASSALLE et C^{ie} (25, rue Louis-le-Grand), si avantageusement connue pour la façon intelligente et loyale dont elle s'acquitte de ses marchés. Elle adresse franco à qui le demande le prospectus détaillé de toutes les marchandises et de toutes les nouveautés qui sont de sa compétence. Avec un égal empressement, elle fournit les explications et les renseignements supplémentaires que l'on peut désirer.

Les excellents rapports que la maison Lassalle et C^{ie} conserve avec ses clients de tous pays sont une garantie suffisante de la confiance qu'elle mérite. Nous ajouterons que cette maison se fait une loi d'écarter, avec le plus grand soin, dans le choix qu'elle est appelée à faire, pour ce qui concerne la toilette, les modèles excentriques.

SPÉCIALITÉS

On ne saurait trop recommander le *Rowland's Macassar oil*, — ce produit anglais que soixante-seize années d'un succès non interrompu placent au premier rang parmi toutes les compositions qui servent à l'entretien de la chevelure. Non-seulement cette excellente composition arrête la chute des cheveux, mais elle en prévient la décoloration hâtive. Elle est reconnue comme étant d'un usage fort hygiénique pour les enfants, auxquels elle prépare la plus belle chevelure, aussi a-t-elle été adoptée à la *Nursery royale* (chambre des enfants de la famille royale d'Angleterre), ce qui est une preuve sérieuse de son mérite.

On peut se procurer le *Rowland's Macassar oil* à Londres: Hatton Garden, 23. — A Paris: chez M. Lamar, rue Saint-Denis, 131 (vente en gros); Guerlain, rue de la Paix, 15; Robertis, place Vendôme, 23; Hogg, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 9; Swann, rue Castiglione, 2. M. D'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements: à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures) et à Lagny chez M^e Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOUILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de Tolles et batistes pour costumes**, s'adresser à la Maison FÉNELON CAPLIEZ, de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.